NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 8 1947

Newman prédicateur

C. PASQUIER (s.j.)

p. 839 - 851

https://www.nrt.be/it/articoli/newman-predicateur-2873

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NEWMAN PREDICATEUR

***N.d.l.R.** Dans notre Avant-Propos au numéro spécial consacré à la prédication, nous invitions nos lecteurs à se joindre à nous pour étudier de plus près ce problème capital, toujours actuel. Répondant à notre appel, un de nos abonnés nous envoie ce travail sur Newman prédicateur. Il continue bien et confirme maintes idées exprimées en juin dernier et ne manquera pas d'intéresser les prédicateurs. Nous le publions très volontiers et en remercions l'auteur.*

« Une grande et noble figure de chrétien, un peu austère peut-être, un peu rigide parfois, mais tempérée cependant par une grâce d'émotion affective et aimante qui charme et qui captive » (1).

Sous ce titre : *le Christ,* M. Pierre Leyris nous a donné pendant la guerre, aux éditions de la Librairie de l'Université (Fribourg), la traduction de douze sermons sur l'Incarnation, prononcés par le Cardinal Newman (2). C'est la publication de ces admirables homélies qui m'a suggéré de relire tant d'autres sermons de ce maître de la prédication. Ce sont les ouvrages de Bremond qui m'avaient introduit à Newman. Ces ouvrages n'ont pas vieilli. Une des premiers, Henri Bremond a attiré l'attention des lecteurs français sur la manière de Newman prédicateur et a discerné l'influence heureuse qu'elle pouvait avoir sur un renouveau de notre prédication (3). La *Nouvelle Revue Théologique* a montré en juin dernier combien ce renouveau était nécessaire. C'est le sentiment de cette nécessité qui m'a poussé à présenter cet essai aux lecteurs de la Revue.

Nous avons tous connu de ces personnes si discrètes dans la manière dont elles s'intéressaient à nous que nous avons peine à discerner nettement, quand nous remontons le cours de nos souvenirs, les circonstances où notre attention fut éveillée sur elles. Le sentiment de leur présence s'était peu à peu et si subtilement emparé des régions profondes de notre être que c'est avec une surprise mêlée d'émotion que nous avons un jour tout à coup découvert à quel point notre vie était comme envahie de cette présence. Tel est le charme, et la séduction, qui gagne encore aujourd'hui le lecteur des Sermons de Newman. Point de prédication à la fois plus discrète et plus irrésistible.

Celui qui a prononcé des paroles si sévères contre ceux qui « ne regardent point le zèle trouble et la dévotion fiévreuse qui accom-

(1) R. Saleilles, *Introduction au Choix de discours extraits des sermons de Newman,* dans *Le Chrétien,* Paris, 1906.

(2) Newman, *Douze sermons sur le Christ,* traduction de Pierre Leyris, introduction du R. P. Louis Bouyer, Fribourg et Paris, 1943.

(3) H. Bremond, *Newman, Essai de biographie psychologique,* 1906. — Id., *Newman. La vie chrétienne,* 1906. — Id., *L'inquiétude religieuse,* 1901.

pagnent leur repentir comme le fruit corrompu de leur ancien état d'esprit corrompu... », qui n'hésitait pas à dire ailleurs qu'« encourager, nourrir en nous cette excitation, ce va et vient de sentiments exaltés... c'est nuire gravement à son âme », c'est cet homme qui exerce encore sur nous, à la seule lecture de ses œuvres, cette contagion pénétrante et douce sur des sujets où bien des auteurs spirituels nous avaient sans doute laissés jusqu'ici insensibles.

Donner une idée approchante de la manière de Newman, à la lumière de quelques pages des « *Parochial and Plain Sermons* », essayer de discerner la préoccupation centrale qui inspire cette manière et de retrouver l'attitude qu'elle suppose chez son auteur, tel sera le but de ces quelques notes.

« N'y aurait-il pas moyen, note Henri Bremond, d'écrire un sermon comme on écrit une lettre intime, grave et pressante, sans ombre de solennité et de convention ? » (4). Du genre épistolaire, certes, les sermons de Newman ont le négligé apparent, la démarche capricieuse et pleine de surprises, la progression sinueuse. Sans doute le thème est-il indiqué dès le début, ou plutôt le voyons-nous se dégager assez vite, bien qu'imprécis encore, de quelques paroles de l'Écriture ou de quelques scènes bibliques décrites avec la plus grande simplicité. Puis, l'atmosphère une fois créée, le prédicateur se livre devant son auditoire à un véritable va-et-vient, à un jeu infiniment varié de notations psychologiques qui nous font penser aux efforts d'une personne qui, voulant s'imprégner d'une vérité, la tournerait et la retournerait en tous sens jusqu'à ce qu'elle en ait épuisé toute la saveur, ou encore aux démarches d'un ami qui, dans une conversation, s'essayerait à trouver chez son ami le point d'insertion le plus favorable à la conviction qu'il veut créer. Ce n'est jamais en tout cas le développement plus ou moins rigoureux, la logique assez facilement discernable suivant laquelle procèdent tant de nos sermonnaires français.

Un simple coup d'œil sur les têtes de paragraphes des sermons donnerait déjà une idée de l'imprécision apparente de la démarche : « Mais revenons à notre sujet... — Cette considération explique en outre... — Autre chose encore... — Maintenant je vais considérer un autre point de vue... — Considérez encore... — Concluons... » — De solennité, aucune, nous le voyons, dans un pareil procédé, ou plutôt dans cette absence de procédé. A qui cependant regarde de plus près, cette absence de solennité paraît provenir chez Newman de la volonté très arrêtée où il est de ne jamais faire de ses sermons des démonstrations ou quoi que ce soit qui pourrait en rappeler l'allure. Nous savons tous combien la volonté trop apparente de prou-

(4) H. Bremond, *Les sermons de Newman*, dans les *Etudes*, t. 72, 1897, p. 346.

ver, de démontrer, donne à notre style écrit ou parlé une allure guindée, prétentieuse et conventionnelle, à quel point elle gêne l'auditeur ou le lecteur, et même l'indispose. Celui qui veut des démonstrations en forme, qu'il ne s'adresse pas à Newman. Il veut « des chercheurs désireux de vérité », non des controversistes, des disputeurs. « Je n'essaie pas, par de telles réflexions, dit-il dans un sermon sur la grandeur et la petitesse de la vie humaine, de prouver l'immortalité de l'âme. Je la suppose prouvée... ».

Or c'est dans tous ses sermons, semble-t-il, que Newman suppose prouvé ce dont il entretient ses auditeurs. Dans un sermon sur l'Incarnation, il regrette le temps privilégié de la primitive Eglise où « une adoration jaillie du fond du cœur, une dévotion réelle envers le Fils à jamais béni, excluait toutes les difficultés en matière de foi et préservait l'Eglise de la nécessité de parler » (5) (Entendez, d'argumenter et de prouver).

Newman continuera à vivre dans ces temps de la foi primitive. Il répugnera toujours dans ses sermons à argumenter et à prouver. N'a-t-il pas mieux à faire ? Il a moins de prétentions et plus d'ambition. « On peut voir, a-t-on dit (6), sur les lèvres d'hommes très religieux et vraisemblablement proches de la sainteté, un certain demi-sourire où se révèle leur indifférence devant des raisonnements ou des descriptions que leur expérience leur fait sentir oiseux ou imparfaits ». Son ambition n'est autre, suivant ses propres paroles, que d'« extérioriser les conceptions profondes restées à l'état latent dans les cœurs », de mettre, si l'on peut dire, en forme et traduire au dehors en un dessin qui les précise les désirs spontanés et les pressentiments vagues de leur âme, au besoin même de suppléer à tout ce qui leur manque. D'un mot qui lui est cher, il veut faire « réaliser ». Il sait que beaucoup de ceux qui l'entendent pourraient démontrer la vérité de ce qu'il avance, mais il n'est pas sûr que beaucoup la réalisent, la vivent. Excellente attitude, la seule juste chez un prédicateur : n'appelle-t-on pas « fidèles » ceux auxquels il s'adresse ? Baptisés, ils sont donc croyants. Ce qu'ils attendent de la parole du prédicateur, ce sont moins des preuves qu'un renouvellement de leur foi, un remède à leur tiédeur ou à leur indifférence. C'est cela que se propose Newman quand il prêche. C'est à cette fin qu'il ramène tous les efforts de sa dialectique pressante et patiente. Il fait le siège du cœur de ses auditeurs. Suivons-le plutôt dans les démarches auxquelles il se livre pour faire réaliser la croyance en l'immortalité de l'âme ou plus exactement en la résurrection.

Il vient de citer, en commençant, les paroles du vieux patriarche :

(5) Newman, *Sermon sur l'Incarnation*, trad. Leyris, p. 26-27.
(6) E. Dimnet, dans *La Foi et la raison*, six discours empruntés aux discours universitaires d'Oxford, 1906, Introduction, p. XLII.

« Mon pèlerinage a duré 130 ans ; les jours des années de ma vie ont été peu nombreux et mauvais, et n'ont pas égalé ceux de la vie de mes pères ». « Pourquoi, se demande-t-il, le vieux patriarche trouvait-il ses jours si peu nombreux, lui qui, au moment où il parlait, avait déjà vécu deux fois plus longtemps que les hommes ne vivent maintenant ? » Puis, rappelant la longévité d'Abraham, celle d'Isaac, il se contente pour le moment de conclure de façon tout à fait générale, à la manière d'un Bossuet : « C'est cette marque imprimée sur la vie humaine au jour de la naissance, à savoir qu'elle est mortelle, qui la rend en toutes circonstances et sous toutes ses formes, également faible et méprisable » (7). Le thème est indiqué. Cependant, il ne lui échappe pas combien lointaine et abstraite demeure cette pensée pour ses auditeurs. Il va donc préciser, mais à sa façon à lui, où apparaît toute l'originalité d'un esprit toujours soucieux de juger les choses « d'une seule vue » (8), « rapportant chaque point à la fin pour la montrer toujours » (9). Grandeur et petitesse de la vie humaine, toute la suite du sermon ne sera qu'une prise de conscience progressive, toujours une et entière à chaque instant, de ces deux idées dans une seule vue de l'esprit, cherchant à les saisir, à les goûter, l'une dans l'autre, l'une par l'autre.

« Les jours, poursuit-il, ont beau passer lentement et être remplis d'événements ou de peines, ou de morne tristesse, qui les allongent et les rendent pénibles, pourtant les années s'écoulent vite en dépit de la lenteur des heures, et le temps passé n'est qu'un rêve » (10)

Nous sentons le progrès. Cependant, il faut creuser davantage. Quelle est, se demande-t-il, la raison de cette contradiction ? C'est que :

« Quand nous contemplons la vie humaine, en elle-même, fut-ce en un tout petit fragment, nous y voyons impliquée la présence d'une âme, l'énergie d'une existence spirituelle, d'un être responsable ; c'est ce que la conscience nous fait sentir à chaque instant. Mais quand nous la regardons dans notre mémoire, nous ne la voyons qu'extérieurement, comme un simple espace de temps, comme une simple histoire terrestre. Et la plus longue durée de ce monde extérieur n'est que poussière et ne pèse rien contre un moment de la vie du monde intérieur. Aussi nous attendons sans cesse de grandes choses de la vie, car nous avons à chaque moment la conscience intime d'avoir une âme, et nous sommes sans cesse désappointés en considérant ce que nous a rapporté le passé, ou ce que nous pouvons espérer de l'avenir » (11).

Nous avons bien avancé. Cependant, au gré de celui qui a écrit : « La précision est l'âme même de l'art de prêcher : un auditoire dé-

(7) Grandeur et petitesse de la vie humaine : *Parochial and plain sermons*, t. IV, sermon 14, p. 215.
(8) Pascal, *Pensées*, Sect. 1, n° 1, Brunschv., t. I, p. 13.
(9) Pascal, *Pensées*, Sect. 4, n° 283, Br., t. II, p. 206.
(10) *Parochial...*, t. IV, p. 215.
(11) *Ibid.*, p. 215-216.

terminé et non le monde entier » (12), cette analyse, bien que très éclairante, reste encore trop irréelle : lumière pour l'intelligence plus que conviction vivante. Après avoir, en quelques phrases courtes, marqué l'avance :

Notre vie terrestre... promet l'immortalité et pourtant elle est mortelle ; elle contient la vie dans la mort, l'éternité dans le temps, et elle nous attire par les commencements que la foi seule peut amener à une fin... La grandeur de nos dons, mise en contraste avec le temps limité qui nous est donné pour les exercer, pousse l'esprit à la pensée d'une autre vie comme à sa contrepartie... Ceci est une pensée, ajoute-t-il, qui ne nous viendra pas toujours mais suivant les circonstances. Et beaucoup peut-être de ceux qui, l'entendant exprimer pour la première fois, croient qu'elle est toute nouvelle pour eux, la *reconnaîtront*, j'espère, à la description que j'en vais faire. Lorsque nous voyons un homme excellent, dont nous connaissons les mérites, le caractère affectueux, la tendresse et la générosité, — quand nous le voyons mourant (je ne suppose pas une mort prématurée ; mettons qu'il ait rempli ses jours), nous en sommes saisis de surprise et nous pensons : Sûrement il ne doit pas mourir encore ; il n'a encore eu aucune occasion d'exercer pleinement les dons excellents dont Dieu l'a doué. Qu'il ait vécu soixante-dix ou quatre-vingts ans, il semblerait pourtant qu'il n'ait rien fait du tout et que sa vie soit à peine commencée. Il a passé toute sa vie peut-être dans l'ombre ; il a été engagé dans nombre de petites affaires... Il a eu juste assez d'épreuves... pour montrer clairement ce qui était en lui, mais non pour en trouver l'emploi adéquat... Et nous voilà plus ou moins désappointés. C'est comme une banqueroute ; cet esprit, pensons-nous, n'a pas donné sa mesure : il a eu un trésor en lui qui n'a jamais été employé. Ses jours ont vieilli avant le temps, si on les compare à ses capacités. Et le sentiment de ces capacités nous conduit à attendre un état futur où elles se dévoileront et auront leur plein effet » (13).

Puis, au terme de cette description si parlante pour chacun des auditeurs qui se rappelle tel ou tel ami défunt, Newman de ramasser les impressions émues en une phrase nerveuse :

« la vie de tout ce qui est inachevé ici-bas nous donne une sorte de conviction sensible de cette vie à venir, *vivante certitude* qui s'adresse droit à notre cœur et le pénètre jusqu'au fond » (14).

Puis le sermon se prolonge, occupé à présenter la même pensée, cette même « vivante certitude » sous des aspects divers, mais allant tous avec une sûreté infaillible à créer l'atmosphère d'où la leçon morale, préparée, pressentie, et comme attendue, se dégagera peu à peu sans avoir enlevé un seul instant l'âme à elle-même et à sa propre réflexion :

« Pourquoi nous reposerions-nous dans ce monde quand il est la preuve et la promesse d'un autre ? Pourquoi nous contenterions-nous de sa surface au lieu de nous approprier les trésors qu'elle recèle... Tout ce que nous voyons est destiné à s'épanouir un jour en une splendeur céleste et à être transfigurée en gloire immortelle. Le Paradis est maintenant en dehors de notre vue, mais, au moment voulu, comme la neige fond et découvre ce sur quoi

(12) *The idea of a University*, p. 451.
(13) *Parochial...*, t. IV, p. 216-218.
(14) *Ibid.*, p. 218.

elle repose, ainsi cette création visible s'évanouira devant les splendeurs plus grandes qui sont derrière... et nos propres corps mortels se trouveront d'eux-mêmes contenir en eux un homme intérieur qui aura alors sa vraie mesure, organe harmonieux de l'âme, au lieu de cette grossière masse de chair et de sang, sensible à la vue et au toucher. Pour cette glorieuse manifestation, la création entière est maintenant en travail, désirant ardemment qu'elle s'accomplisse en son temps » (15).

Alors, le ton se fait plus grave, plus pressant, au moment de conclure :

«Ce sont des pensées qui devraient nous émouvoir ainsi ; et ainsi feraient-elles sans le poids criminel qui pèse sur nous, à cause des péchés commis contre la lumière de la grâce... Oh ! si nous pouvions avoir perfectionné de telle sorte les dons de la vie, que, tout en la sentant périssable, nous puissions nous réjouir de la savoir précieuse ! N'était notre manque de préparation, combien joyeusement nous saluerions chaque nouveau mois ou chaque nouvelle année comme un gage que notre Sauveur est beaucoup plus près de nous qu'il ne l'a encore jamais été » (16).

Je ne m'excuse pas de citer largement de si belles pages. Mieux que tout commentaire, elles donneront une idée de la dialectique newmanienne, sinueuse et pressante, calme et cependant si étreignante que l'auditeur se sent peu à peu, par elle, doucement et profondément troublé, mais d'un trouble qui n'a rien de fiévreux, qui le porte au contraire aux réflexions graves et sérieuses.

Une autre fois veut-il faire saisir à ses auditeurs à quel point leur vie est baignée de la présence divine, vivifiée dans ses moindres détails par « la Providence de Dieu, merveilleusement silencieuse et pourtant irrésistible », il n'est que de réfléchir un peu sur notre vie passée pour nous en rendre compte :

« De là vient peut-être que les années passées apportent avec elles tant de parfum dans le ressouvenir, alors qu'au moment même, nous avons pensé prendre peu de plaisir en elles, n'ayant pas conscience, ne pouvant avoir conscience du plaisir que nous recevions, bien qu'en vérité, il nous fût donné. Nous recevions du plaisir puisque nous nous trouvions en présence de Dieu, mais nous ne le savions point ; nous ne savions point ce que nous recevions, nous ne faisions point un objet de réflexion du plaisir que nous recevions ; c'est plus tard, quand la joie est passée, que la réflexion s'exerce... Et c'est pourquoi les jours anciens qui surgissent dans notre mémoire nous étonnent par leur suave douceur. Les années les plus ordinaires, pendant lesquelles nous semblions vivre sans objet, prennent un nouvel éclat à nos yeux dans leur cours régulier et ordonné. Ce qui était uniformité est devenu stabilité. Ce qui était ennui, calme apaisant ; ce qui semblait sans profit porte en soi son trésor ; ce qui n'était que monotonie s'est fait harmonie : tout enfin est plaisant, réconfortant, tout nous inspire l'affection... Les hommes nourrissent les pensées les plus tendres et les plus affectueuses envers ces premières années, mais ils ne savent pas pourquoi. Ils croient soupirer après ces années mêmes, alors que ce qui les attire en elles, c'est la présence de Dieu qui, comme ils le voient maintenant, était alors avec eux. Ils croient regretter le passé, alors qu'ils

(15) *Ibid.*, p. 223-224.
(16) *Ibid.*, p. 224.

ont la nostalgie de l'avenir. Ce n'est pas qu'ils voudraient redevenir des enfants, c'est qu'ils voudraient être des anges et voir Dieu » (17).

Peut-être avons-nous déjà une idée plus précise de la manière de Newman : les idées générales l'intéressent, certes, mais surtout par les aspects particuliers qu'elles revêtent dans le cours de nos existences individuelles. Son souci constant est, par là, d'illuminer le détail concret de la splendeur de l'idée.

De cette merveilleuse méthode d'induction psychologique, si l'on peut user d'un mot si lourd pour qualifier une manière si délicate, son auteur tire des ressources inattendues lorsqu'il veut faire pénétrer à ses auditeurs le sérieux de leur foi religieuse. Le sérieux de notre foi, point n'est besoin d'avoir lu de nombreux sermons de Newman pour sentir à quel point cette pensée donne à sa parole une résonance grave. Peut-être même est-ce à cette idée dominant plus ou moins toute la piété newmanienne qu'il faut attribuer une certaine austérité dans le ton général. Quoi qu'il en soit, je sais peu de prédicateurs dont la parole soit plus capable, suivant le mot du P. de Grandmaison, « d'éveiller les âmes engourdies dans la routine d'une religion tout extérieure » (18). Il a au plus haut point le don si rare de dégager, de faire saillir d'un mot de l'Evangile, d'un geste, d'une scène, sur lesquels notre regard a passé cent fois, sans en soupçonner la réalité mystérieuse, le sens le plus caché, le plus concret, de le restituer sous nos yeux par une attention amoureuse et intelligente, et par là, à force de réalisme, de contraindre ses auditeurs, même les plus indifférents, à s'inquiéter, à se troubler un peu de leur fausse quiétude.

Bien caractéristique, entre tant d'autres, de cette manière est le Sermon sur les « appels divins ». Newman vient de décrire longuement et avec complaisance de nombreux exemples d'appels divins, glanés çà et là à travers l'Ecriture, insistant ici sur la promptitude de la réponse, là sur le manque d'ardeur ou le refus. Puis, brusquement, prévoyant l'étonnement de son auditoire :

« En quoi ceci, lui fait-il dire, me regarde-t-il maintenant ?... l'appel n'est pas pour nous une chose future, mais une chose passée » (19).

« En peu de mots » il va cependant leur faire réaliser que nous ne sommes pas appelés une fois seulement, mais beaucoup de fois, que « tout le long de notre vie le Christ nous appelle ».

---

(17) Le Christ manifesté dans le souvenir : *Parochial...*, t. IV, serm. 17, p. 261 ; trad. Leyris, p. 204.

(18) L. de Grandmaison, *J. H. Newman considéré comme un maître*, dans les *Etudes*, t. 109, 1906, p. 723.

(19) Appels divins : *Parochial...*, t. VIII, sermon 2, p. 23. Cfr trad. Saleilles, dans *Le Chrétien*, t. I, p. 96.

« Mais nous sommes lents, dit-il, à comprendre cette grande vérité, que le Christ est en quelque sorte marchant parmi nous et par sa main, ses yeux, sa voix, nous ordonnant de le suivre. Nous ne comprenons pas que son appel est une chose qui a lieu en ce moment même... Nous n'avons pas d'yeux pour voir le Seigneur, très différents de l'apôtre bien aimé qui reconnut le Christ, même quand les autres disciples ne le reconnaissaient point.

Or voici ce que je veux dire : c'est que ceux qui vivent religieusement voient parfois s'imposer à eux des vérités qu'ils ne connaissaient pas encore ou dont ils n'avaient pas besoin de s'occuper, vérités qui impliquent des devoirs, qui sont en fait des préceptes et réclament l'obéissance » (20).

Dès lors, la dialectique de Newman va se ramasser autour de ce seul but : faire prendre conscience à chacun de ses auditeurs qu'

« il est appelé sans cesse d'une chose à l'autre, toujours plus loin, n'ayant point de lieu de repos, mais montant vers le repos éternel, et n'obéissant à un ordre que pour être prêt à en entendre un autre.

Voici cet homme qui suit son existence habituelle ; il rentre chez lui un jour et trouve une lettre, un message, une personne, par quoi une épreuve soudaine tombe sur lui ; épreuve qui, s'il l'accepte religieusement, sera pour lui le moyen de s'élever à un plus haut état de perfection religieuse, à un état qu'il comprend actuellement aussi peu que saint Paul comprenait les mots intraduisibles entendus dans le Paradis... » (21).

Puis, adoptant un peu plus loin le point de vue rétrospectif, par conséquent plus concret, il note :

« Plusieurs seront frappés en regardant leur vie passée de constater quelles idées différentes ils se sont faites à différentes époques, sur ce qu'était la vérité divine, sur la façon de plaire à Dieu, sur les choses permises ou défendues, sur la perfection et le bonheur. Je ne me fais pas scrupule de dire, poursuit-il, que ces différences peuvent être aussi grandes que celles que l'on peut supposer entre l'état d'esprit de saint Pierre, pêchant tranquillement sur le lac, ou celui d'Elisée conduisant ses bœufs, et le nouvel état d'esprit de chacun d'eux, quand ils furent appelés à être apôtre ou prophète » (22).

Il note plus loin et décrit : « la diversité des opinions que se font sur un même sujet différentes catégories de personnes, et concluant,

« Une seule, dit-il, est la meilleure. Une seule est la vérité parfaite... Et vers cette seule et unique vérité Dieu nous entraîne. Il conduit ses rachetés, il entraîne ses élus, chacun et tous, vers la seule parfaite connaissance et obéissance du Christ... Il les conduit de force en force et de gloire en gloire, sur les degrés de cette échelle dont le sommet atteint au ciel » (23).

Mais, ayant conscience de demeurer par trop dans le général, il va particulariser encore son sujet, notant en détail les modes divers que peuvent revêtir dans notre vie ces « appels divins » :

« Peut-être sera-ce la perte de quelque parent, de quelque ami très cher... ou encore quelque chose arrive qui nous force à prendre parti pour ou contre

(20) *Ibid.*, p. 24.
(21) *Ibid.*, p. 25.
(22) *Ibid.*, p. 25-26.
(23) *Ibid.*, p. 27-28.

Dieu... ou encore nous faisons connaissance de quelqu'un que Dieu emploie à nous ouvrir les yeux à un certain nombre de vérités qui nous demeuraient fermées jusqu'alors... Ou encore il se peut que nous vivions dans l'habitude de lire l'Ecriture avec soin, et que le sens de celle-ci s'ouvre à nous tout à coup d'une façon entièrement nouvelle pour nous... » (24).

Nous sentons, à mesure que Newman s'avance vers la conclusion, la réalité intense qu'ont prise aux yeux des fidèles les moindres circonstances de leur vie qui leur apparaissent maintenant comme autant de manifestations du Christ « marchant parmi eux, et par sa main, ses yeux, sa voix, leur ordonnant de Le suivre ».

Aussi, quelle émotion contenue, mais irrésistible dans sa discrétion même, transparaît alors dans cette simple conclusion :

« Prions et supplions-Le (Jésus-Christ), chaque jour, de se révéler Lui-même à nos âmes plus pleinement, d'aviver nos sens, d'ouvrir notre vie et notre ouïe, notre goût et notre toucher, à la perception du monde à venir, d'agir en nous de telle sorte que nous puissions dire sincèrement : « Vous me guiderez de votre lumière et après cela vous me recevrez dans votre gloire... Il n'est personne sur la terre que je désire autant que vous. Ma chair et mon cœur sont faibles, mais Dieu est la force de mon cœur. Il est ma part à jamais » (25).

Il faudrait encore parler, pour ne pas être trop incomplet, de l'affection de Newman envers Notre-Seigneur, et de sa manière si pénétrante, si respectueuse, et si discrète d'en parler comme un ami de son Ami. Contentons-nous de ces quelques lignes, tirées d'un Sermon sur le Crucifiement :

« Prions Dieu de nous donner toutes grâces ; et si nous le prions en premier lieu de nous rendre saints, réellement saints, prions-le aussi de nous donner la beauté de la sainteté, c'est-à-dire cette tendre et fervente affection envers Notre-Seigneur et Sauveur qui est pour le chrétien ce que la beauté du corps est pour l'homme extérieur ; afin que, par la miséricorde de Dieu, nos âmes puissent avoir non seulement force et santé, mais une sorte de grâce et d'éclat ; et que, à mesure que nous vieillissons dans notre corps, nous devenions, d'année en année, plus jeunes en esprit » (26).

« Tout doit sortir frais et nouveau de la bouche du prédicateur pour susciter vraiment de l'esprit et de la vie dans les cœurs de ses auditeurs » (27).

Fraîcheur et nouveauté. Une parole est fraîche et nouvelle, qui révèle sous un aspect profond, mais à peine soupçonné des auditeurs, des réalités qui leur étaient cependant familières, mais qu'une vie insuffisamment réflexive, ou, pour parler un langage chrétien, tiède et routinière, avait pour ainsi dire laissé se décolorer, se défraîchir, comme ces objets familiers dont une certaine usure, une « habitude » de l'âme nous voilent peu à peu la réalité.

(24) *Ibid.*, p. 28-29.
(25) *Ibid.*, p. 32.
(26) Le crucifiement : *Parochial...*, t. VII, sermon 10, p. 134.
(27) *The idea of a University*, p. 415.

« De l'esprit et de la vie ». Toutes choses sont « esprit et vie », qui nous entourent. Et si nos cœurs ne devenaient pas froids à mesure que la vie avance, si, pour reprendre les expressions mêmes de Newman, « les afflictions qui nous arrivent, les soucis, les désappointements ne tendaient pas à émousser nos affections, à endurcir nos sentiments, si l'orgueil et la suffisance ne donnaient pas à nos esprits un faux raffinement qui étouffe le sentiment et ferme le cœur », alors peut-être garderions-nous intacte cette faculté qui nous fait admirer et nous enchanter au contact de toutes choses, en comprendre le langage, en recueillir « l'esprit et la vie ».

Or, et c'est ce qui me semble faire la préoccupation centrale de la prédication de Newman, le rôle du prédicateur est de renouveler, de rafraîchir l'âme et l'esprit de ses auditeurs, de les ramener à la source de la vie chrétienne, et par là, de les incliner plus efficacement à mieux vivre. « Insensiblement, par une contagion surnaturelle, dit Henri Bremond, Newman évoque à la surface ce que l'égoïsme et la routine avaient refoulé au fond de notre âme... On sent, lorsqu'on l'écoute, que Dieu est là tout près, que les anges sont là, que nous sommes fous d'oublier le ciel, que cette vie est un songe ». Sa parole, dit-il encore, est une « émotion de pensée ». Le mot me semble d'une parfaite exactitude. Une « émotion de pensée » : rien d'abstrait, de froid, de conventionnel, mais rien non plus d'échauffé, de passionné, d'exalté, de ce par quoi « on attriste le paisible esprit de Dieu qui aime à mener au dedans de nous son œuvre dans le calme et le silence ». Rien en somme, des deux excès, dans lesquels la prédication chrétienne menace toujours de donner : entre ces deux périls, d'abstraction irréelle ou de sentimentalisme indiscret, la prédication newmanienne nous semble tracer un chemin très sûr, indiquer un chemin d'accès jusqu'aux âmes, qui rapproche les auditeurs du prédicateur et élève insensiblement ceux-là jusqu'à une pénétration du monde surnaturel dont on leur dénie parfois l'aptitude.

Le secret de cette manière propre à Newman, je le verrais très volontiers dans son intelligence profonde de ce que nous appelons le sentiment, dans le recours éclairé qu'il y fait, dans l'estime très haute où il tient cette aptitude à réagir à tout ce qui nous entoure et nous intéresse, et à laquelle il nous est si difficile de faire appel sans quelque maladresse. « Sentiment », pour beaucoup d'esprits, le mot n'est-il pas synonyme de passion, de fièvre, et partant, d'imprécision, de tout cela où ne paraît pas, en un mot, la marque de l'esprit, de la réflexion ferme ? Je ne serais pas surpris que nous devions, en bien des cas, attribuer cette mésestime du sentiment à ces multiples manifestations autour de nous qui n'en sont que la caricature, notam-

(28) H. Bremond, *Les sermons de Newman*, dans les *Etudes*, t. 72, 1897, p. 364.

ment à cette maladresse de bien des prédicateurs qui, voulant en appeler au « cœur », n'aboutissent qu'à décrier cette méthode qui, s'adressant en nous à ce qu'il y a de plus fort, devrait pourtant être si efficace. Du sentiment, écoutez plutôt ce que pense un critique moderne : « Le sentiment, écrit Ramon Fernandez, est une réponse de tout notre être, que l'on peut traduire indifféremment dans le langage de l'intelligence ou dans celui de la sensibilité... Il ne décrit jamais la courbe prévue de la passion, et les résolutions auxquelles il entraîne portent toujours la marque de la souplesse et de la présence d'esprit comme un geste adroit, comme une pensée bien conduite... Car un sentiment vrai apprend à bien penser, comme il apprend à bien agir... Un sentiment réel n'est jamais plus évident pour nous que lorsqu'il n'éveille pas d'écho dans nôtre corps, puisque alors il est un idéal, mais un idéal qui nous donne la même certitude qu'une expérience réussie ou qu'un jugement vrai » (29).

Le sentiment ne serait donc autre chose qu'une certitude se traduisant dans une attitude de tout l'être, une certitude qui s'est faite pour ainsi dire chair et sang. Ce serait une force participant en nous à la fois de la clarté de l'intelligence et de l'assentiment du cœur. Réfléchissons un instant à la place que tient le sentiment dans la vie de tout homme. N'est-ce pas sa capacité et sa manière de sentir qui concrètement le définit le mieux ?

Cette faculté de sentir qui caractérise l'homme me semble la transposition, dans le domaine de la vie, de la définition toute abstraite qui voit en lui un corps et une âme, une sensibilité et une intelligence. Elle le définit dans cette liaison mystérieuse en lui de l'âme et du corps, dans cette compénétration si intime de l'un en l'autre qu'il ne peut pas plus y voir pour lui d'idée pure que de sensation brute. Or, c'est précisément l'intelligence vive de ce comportement un et total de l'homme qui donne à la parole de Newman cette réalité intense, cette sûreté qui lui fait deviner, de façon aussi infaillible, les points d'insertion dans notre vie charnelle de la vérité éternelle. Nous voyons maintenant ce que cela signifie dans la langue de Newman : « réaliser une idée ». Il parle quelque part de ces hommes qui, lorsqu'« ils approchent des personnes dans l'affliction et qu'ils veulent leur montrer de la sympathie, offrent souvent leurs condoléances de façon très irréelle... et pourtant, continue-t-il, il y aurait une manière d'éviter le faux semblant tout en montrant de la sympathie et de la considération ». Cette « manière d'éviter le faux semblant », Newman, n'en doutons point, la possède au plus haut point dans sa prédication. Sa parole rend un son de réalité parce qu'elle s'adresse toujours en ses auditeurs à leur faculté de sentir. Elle mime, dans la façon dont elle s'insinue dans les âmes, le jeu même auquel se livre

(29) *Messages*, Première série, N.R.F., 1926.

spontanément tout esprit, lorsqu'il veut comprendre les choses qui l'entourent. M. Nédoncelle, commentant les vues de Newman sur l'art littéraire, écrit : « L'œuvre doit traduire, de façon adéquate, la nuance particulière d'un état d'âme unique : « Il (l'écrivain) est le maître du double Logos, la pensée et la parole, distinctes, mais inséparables l'une de l'autre ». En conformité avec cette idée, tout l'effort de Newman, lorsqu'il écrivait, ne consistait-il pas, si nous en croyons ses confidences, à supprimer l'écart du sentiment et du mot (30) ?

Aussi cette parole, fluide et insinuante, réveille-t-elle, chez chacun des auditeurs, tout un flot d'expériences personnelles, de souvenirs émus, d'attitudes familières, qui, se cristallisant peu à peu autour d'un thème donné par l'Ecriture, finissent par créer un assentiment de tout leur être, une « certitude vivante ». Chaque auditeur se sent visé personnellement. Et toutefois, remarquons-le bien, cette parole, où chacun entend comme un écho de ses propres expériences intimes, est, elle-même, l'écho le plus personnel de l'âme de celui qui leur parle : « Ses propres expériences lui suffisent, dirait-on, reprenant les paroles de Newman pour les lui appliquer, mais il ne peut parler pour les autres : il ne peut énoncer de loi générale ; il ne peut qu'apporter ses expériences personnelles au dépôt commun des faits psychologiques. Il sait ce qui l'a satisfait ; si cela le satisfait, il est vraisemblable que cela en satisfera d'autres. Si cela est vrai comme il le croit et en est sûr, cela sera bon pour d'autres aussi, car la vérité est une » (31).

On a parlé de « l'attitude anti-intellectualiste intransigeante des « *Parochial and Plain Sermons* » et des « *University Sermons* » (32). Serait-ce cette façon « d'apporter ses expériences personnelles au dépôt commun des faits psychologiques » qui est visée ici ? En tout cas, plutôt qu'une défiance à l'égard de la raison (33), il faut voir dans

(30) M. Nédoncelle, *La philosophie religieuse de J. H. Newman,* Strasbourg, 1946, p. 280-281.

(31) *Grammar of assent,* éd. 1892, ch. 10, p. 385.

(32) L. de Grandmaison, *J. H. Newman considéré comme un maître,* dans les *Etudes,* t. 110, 1907, p. 45.

(33) Sur l'anti-intellectualisme de Newman, qu'il faudrait plutôt appeler un anti-rationalisme, l'ouvrage de M. Nédoncelle, *La philosophie religieuse de Newman,* a fait une mise au point définitive. Newman, nous dit Nédoncelle, « lutte contre l'aristocratisme des intellectuels et non contre l'intelligence, car il est convaincu que la masse des hommes n'est pas plongée dans une irrationalité incurable et que la foi commune ne se confond pas fatalement avec le préjugé » (p. 22). — « Newman ressent avec une vivacité extrême cet abus de pouvoir (des savants et des philosophes mondains) ; sa méfiance est d'autant plus grande que le rationalisme s'insinue dans l'enceinte du temple et menace de le faire crouler. En dénonçant les méfaits d'une raison captieuse et insolente, il n'a jamais voulu se remettre pieds et poings liés aux émois du sentiment » (p. 305) [Il fait confiance, dirons-nous, au sentiment, non aux émois du sentiment]. Et n'est-ce pas une vue très raisonnable en même temps que profondément religieuse que nous livre cette remarque de Newman sur l'impuissance où est l'intelligence en dehors de la vérité révélée :

cette manière même le moyen que Newman prédicateur juge le plus efficace pour donner à la vérité cette contagion qui la fera « prendre » sur les esprits de ses auditeurs. N'aurions-nous pas parfois — la paresse nous y poussant et une certaine fausse pudeur — l'illusion de croire que plus l'auditoire que nous voulons atteindre est vaste et hétérogène, plus aussi nous devons lui présenter nos idées sous un tour impersonnel, général, dépouillé de toute originalité, à moins que nous ne fassions encore appel, grossièrement, au sentiment... L'effet d'une telle méthode nous le devinons sans peine... Comment pourrions-nous donc croire que des idées désincarnées ou ces grossiers appels au sentiment seront plus proches de l'esprit des auditeurs que les réactions personnelles, vivantes, originales de cet homme qui leur parle en ce moment et leur propose naïvement ses expériences intimes en face des grandes vérités de la foi.

« Cor cordi loquitur ». C'est la devise du Cardinal Newman. Après tout ce que nous venons de dire, et d'après ce que nous dit Newman lui-même de l'importance qu'il y a à « prémunir les gens contre l'impétuosité des sentiments en religion », il est impossible de voir dans cette devise l'expression d'une espèce de « cœur à cœur », d'une sorte de familiarité bon-enfant et indiscrète du prédicateur avec ses auditeurs. Le « Cor cordi loquitur » de Newman rejoint vraiment l'« omnia omnibus factus sum » de saint Paul. C'est le cœur qui s'adresse au cœur, l'intimité la plus secrète du prédicateur qui s'adresse, en la respectant, à l'intimité inviolable de chacun de ceux qui l'écoutent. Deux intimités qui se rejoignent dans une vraie communion...

Si, comme nous le disions plus haut, Newman apporte dans ses sermons « ses expériences personnelles au dépôt commun des faits psychologiques », c'est en ce sens que sa parole est l'écho de sa méditation et de sa prière. Elle nous laisse deviner chez lui une docilité entière à l'Esprit. Elle est l'écho de son dialogue avec le « Maître Intérieur ». Alors se produit cette chose merveilleuse que, parlant aux fidèles, il ne les enseigne pas. Il les met à l'Ecole du Maître commun. Ecoutant parler en lui l'Esprit, il essaie, avec délicatesse et respect — respect des âmes et du « Maître Intérieur » — de les rendre attentives et dociles à cette voix qui murmure en eux, et qui se fait entendre sans aucun son de parole : « *suggeret vobis omnia* ».

Lyon-Fourvière. C. PASQUIER, S. I.

« L'intellect est impuissant ; s'il n'est pas dirigé par une règle morale et par la vérité révélée, il est ingouvernable et tend à se détruire » (*Historical Sketches*, III, p. 149, cité par Nédoncelle, *o.c.*, p. 66. Cfr également p. 73).